

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 91 (1946)
Heft: 8

Artikel: Le tragique du coup de main [fin]
Autor: Allgöwer, Walther
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le tragique du coup de main

(*Fin.*)

Le SS est né du nihilisme. Il ne connaît, du moins au point de vue intellectuel, aucun autre but que la puissance. Il nourrit son esprit des idées de Nietzsche et de Spengler. Pour lui, l'être humain n'est guère qu'une bête féroce dirigée par son instinct, tandis que la morale et la religion sont le fruit des égarements de l'imagination. Les hommes, en tant que masse, doivent donc être maîtrisés par tous les moyens. La contrainte est une nécessité et même un acte bienfaisant car elle évite le chaos général. Le SS n'est pas mauvais dans le sens propre du mot, il est tout simplement dépourvu d'espérance, dépourvu de la foi en une force positive quelconque. Il peut agir très convenablement, si ce qu'il entreprend correspond à nos conceptions. Mais il peut aussi bien rejeter toute morale et toute justice. Son attitude ne repose sur aucun principe solide, elle n'est dictée que par l'instinct de la puissance.

Maintenant que la situation militaire s'est aggravée, le gouvernement allemand ne dissimule plus la menace du nihilisme, ni celle de l'effondrement complet. Cette crainte s'exprime dans l'alternative : se battre ou périr. Déjà à l'occasion du Nouvel-An en 1944, Hitler proclamait dans son message que le peuple allemand mériterait sa destruction totale, s'il faisait montre de défaillance. Depuis, une quantité de proclamations, de discours, d'articles de journaux développent la même idée, et nous donnent l'impression que les cercles dirigeants croient rallumer l'ardeur du pays au combat, en

brandissant l'épouvantail de la catastrophe. Cette méthode semble ne pas manquer d'effets, si l'on observe combien les soldats allemands, dernièrement faits prisonniers, paraissent stupéfaits de rester en vie. Le slogan du « Coup de poignard » enterra la doctrine nihiliste, après l'attentat contre le Führer. Les coupables, c'est-à-dire le groupe d'officiers et d'anciens collaborateurs, durent jouer le rôle de traîtres.

Notre étude des réactions allemandes après l'échec des *coups de main* serait incomplète, si nous ne tenions pas également compte de la fameuse « Légende des morts », qui s'est créée autour de Frédéric Barberousse, et selon laquelle cet empereur reviendrait un jour, et reconstruirait le Grand Reich de la Mer baltique jusqu'à la Méditerranée. Il est probable que personne ne croit sérieusement au retour de Barberousse ; mais, depuis Schiller et les Romantiques, la résurrection du Grand Reich est restée une prophétie vivante dans le peuple. Pendant le XIX^e siècle, les guerres de libération contre Napoléon et la littérature romantique font naître en foule les témoignages de cette espérance, selon laquelle la culture et l'empire allemands seraient l'aboutissement de l'histoire et serviraient à régénérer le monde. Nous trouvons partout une quantité innombrable de telles prétentions, des premiers livres d'école aux déclarations du gouvernement.

La défaite de 1918 ne réussit pas à détruire ces croyances. Pendant un certain temps, elles ne furent plus manifestées, car le peuple était déprimé et le gouvernement de gauche essayait de répandre d'autres principes. Mais les fanatiques se rassemblèrent bientôt, les écrivains de l'après-guerre relevèrent l'espoir qui fut incarné par la Reichswehr et propagé par les étudiants dans les milieux intellectuels. En 1927, on inscrivait déjà sur le monument élevé à la marine :

A la gloire du marin allemand,
A la flotte allemande,
A leur retour.

Plus le règne d'Hitler s'approchait, plus le désir de rebâtir le Grand Reich reprenait de la vigueur. Dès l'année 1933, ce désir déborda de façon révolutionnaire, jusqu'à ce qu'il eût trouvé sa réalisation dans la victoire de France.

Maintenant que l'issue de la guerre est devenue douteuse, la croyance mystique livre un nouvel assaut. La jeunesse allemande parle déjà d'une troisième guerre mondiale, qui, après les deux tentatives infructueuses, amènera certainement la victoire. Les armes secrètes seront les instruments qui permettront de reprendre la domination de l'Europe. On prépare un « Réduit » dans les Alpes autrichiennes et en Bavière. Celui-ci abrite une armée prête à résister jusqu'à ce que les Alliés se fatiguent et soient affaiblis par leurs divergences. En plus de cela, on répand la légende qu'Hitler se sacrifiera un jour pour son pays et, par ce geste, rendra possible la renaissance de l'Allemagne. Ainsi la foi en un retour de la puissance est bien nourrie et pourra résister à l'effet moral d'une défaite éventuelle et même aux répercussions d'une occupation étrangère.

En examinant la préparation et l'exécution des *coups de main*, en étudiant les réactions du pays après les échecs subis, nous touchons de près à ce que l'histoire allemande présente de tragique. Toujours le même point de départ : les conditions géographiques, économiques et politiques poussent la nation à s'imaginer qu'elle est désavantagée et menacée. Elle décide alors de changer cette situation, d'élargir son espace vital et de gagner la suprématie en Europe. Son chemin pour y parvenir, ce n'est pas le développement organique, ce n'est pas l'âpre lutte dans les domaines économique et politique, c'est la manière brutale, c'est la guerre. Toutes les ressources sont mobilisées, non pas seulement les forces de destruction, mais aussi celles qui sont guidées par les plus nobles aspirations, de sorte qu'il naît un véritable enthousiasme. Mais on se concentre presque exclusivement sur le problème militaire et l'on passe sur d'autres facteurs dont l'importance n'est pas moindre.

L'impatience est telle qu'on renonce à l'évolution lente et qu'on se lance dans l'aventure avant de s'être minutieusement préparé et d'avoir tenu compte des nombreux aspects de la guerre. Il en résulte que tôt ou tard les lacunes se font sentir et provoquent la déroute. Mais l'Allemagne ne s'enrichit pas de ses expériences, elle ne recherche ni ses propres fautes, ni d'autres moyens pour arriver au but ; elle sombre dans le défaitisme, dans le nihilisme ou dans sa croyance mystique à la résurrection du Reich.

Jusqu'à présent, l'Allemagne n'a pas encore réussi à obtenir la place qui correspondrait à ses capacités productives. Sa valeur réelle devient douteuse aux yeux du monde. On l'honore comme mère de grands esprits, on la hait comme étant le pays qui amène tous les maux. D'ailleurs l'idée que l'Allemagne se fait d'elle-même souffre de la même incertitude. Ses propres poètes, Hölderlin par exemple, l'appellent peuple barbare, mais en même temps lui prêtent une qualité divine. Leur façon de juger le soldat est également caractéristique : il est tantôt le plus beau type humain, tantôt un vulgaire assassin. Les frères Grimm ont traduit ces changements d'appréciation avec une simplicité remarquable dans leur conte, *der Bärenhäuter* (le fainéant) :

« Il y avait une fois un jeune homme qui s'enrôla comme soldat. Il se conduisit avec courage et fut toujours le premier lorsqu'il pleuvait des balles. Tant que dura la guerre, tout alla bien. Mais quand la paix eut été signée, on le congédia et son capitaine lui dit qu'il pouvait aller où bon lui semblerait. Ses parents étaient morts et il n'avait plus de patrie... Il ne lui restait que son fusil. Il le prit sur l'épaule et décida de parcourir le monde. Il arriva sur une vaste lande. Seul un bouquet d'arbres s'offrit à son regard. Il s'assit à cet endroit et songea tristement à son destin : « Je n'ai pas d'argent, dit-il, je ne sais rien faire à part mon métier de soldat. Et maintenant que la paix est conclue, ils n'ont plus besoin de moi ; je vois qu'il ne me reste plus qu'à mourir de faim. »

V

Nous-mêmes, Suisses, en nous séparant du Reich, nous sommes libérés de ses malheurs. Nous ne voulons pas participer aux périodes héroïques de l'histoire, lesquelles apportent les plus grands triomphes mais aussi les désespoirs les plus profonds. Notre caractère n'aime pas les extrêmes, il préfère la modération, l'équilibre. Nous ne laissons pas devenir dangereux le conflit entre le rêve et la réalité. Nous choisissons les compromis qui nous conviennent. Nous connaissons le tragique dans la vie individuelle ou sur la scène, mais nous ne le laissons pas s'introduire dans la politique. C'est pourquoi, quelle que soit notre situation, nous repoussons toujours ceux qui essaient de dramatiser les faits. Nous n'admettons qu'une seule décision extrême : c'est de conserver à tout prix notre liberté et notre indépendance. Cette attitude, nous l'avons déjà observée envers les Habsbourg, elle règle encore notre conduite dans la guerre actuelle. Toutefois, nous renonçons aux déclarations théâtrales, aux démonstrations spectaculaires. Nous trouvons plus de profit à rester modestes et simples. Aussi condamnons-nous tous ceux de nos compatriotes qui se laissent fasciner par les événements ou par la détresse de l'Allemagne, en leur reprochant d'oublier leur propre pays ou de lui témoigner de l'indifférence.

Nous nous efforçons de faire œuvre durable. Pour cela, nous savons qu'il ne faut pas interrompre l'évolution organique par la force. Nous estimons qu'en travaillant avec patience, avec ténacité, nous servons et nos intérêts personnels et ceux de l'Etat. Nous témoignons du respect à nos ancêtres pour l'héritage qu'ils nous ont laissé ; mais nous ne les portons pas aux nues, car nous n'aimons pas l'exagération. Nous ne voulons pas non plus nous figer dans la tradition. Nous désirons du nouveau, nous avons l'intention de procéder à d'importantes modifications dans tous les domaines. Mais les réformes doi-

vent être fondées sur l'expérience et faire la preuve de leurs avantages sur l'ancien système. C'est la raison pour laquelle nous ne recherchons pas le nouveau, simplement pour lui-même, ni pour un succès momentané. En effet, nous ne considérons par le succès comme notre premier but politique, mais comme le résultat naturel d'un labeur sérieux. Nos hommes d'Etat ne travaillent pas pour leur renommée personnelle, mais sont les serviteurs du pays et ils se retirent quand leur tâche est accomplie.

Le progrès organique aux points de vue spirituel, politique et économique doit être dirigé avec clairvoyance. Nous devons être capables de comprendre l'enchaînement des choses. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous faire une idée simpliste de la réalité pour atteindre un but particulier. Dans certaines questions, nous adoptons une manière de voir absolument nette ; nous formons des partis qui s'affrontent parfois avec violence. Mais dans les débats de nos Chambres, comme dans les discussions en cercle privé, le choc des opinions aboutit à la recherche des solutions, en commun. De cette façon, il n'est pas possible que nous tombions dans une spécialisation à outrance ou que nous laissions un seul homme atteindre à une trop grande puissance. Nous conservons le sens de ce qui est possible et ramenons les esprits égarés à une plus saine conception de la vie. Nous évitons le danger qui menace les peuples hallucinés par les idéologies aventureuses. Et si nous renonçons aux succès à bon marché, à jeter de la poudre aux yeux, à augmenter notre influence internationale et le nombre de nos admirateurs, nous gagnons, dans notre pays, en bien-être et en solidité.

L'évolution organique est souvent lente et mesquine. Elle suscite peu d'enthousiasme. Or, rien ne nous empêche de faire preuve de hardiesse et d'intelligence large à certaines occasions. Toutefois, l'Etat, comme l'individu, doit trouver un bon équilibre entre ce qu'il possède et ce qu'il tente d'obtenir, s'il veut durer et faire durer ce qu'il a édifié. Il faut assurer les

biens acquis et sous leur protection, on pourra laisser mûrir les projets. L'audace est justifiée et même nécessaire, lorsque l'existence du tout est garantie par la bonne volonté générale et par les méthodes nouvelles. Mais elle ne doit pas dégénérer en un dynamisme qui amène sans cesse du nouveau pour le seul amour du changement. Le but de l'action doit être une œuvre constructive dont les effets s'étendent sur l'avenir. Nous ne pouvons rien établir d'éternel, nous pouvons, en revanche, faire du travail solide qui ne soit pas le jouet du hasard. C'est pourquoi nous n'employons pas le putsch comme moyen politique car nous savons qu'il ne satisfait que des désirs momentanés, et qu'il tue le libre déploiement des forces nationales.

Nous jugeons la guerre de façon semblable. C'est un événement historique de grande envergure ; les faits visibles ne sont qu'une partie de l'ensemble, il ne faut pas les surestimer. Nous reconnaissons la valeur de certains facteurs dans les domaines spirituel, biologique, politique, économique et militaire. Mais ces facteurs ne représentent en aucun cas toute la réalité. A côté d'eux, des éléments impondérables jouent un rôle, dont l'importance ne se révèle que plus tard grâce au recul de l'histoire ou même jamais. Celui qui se fait une théorie personnelle de la guerre ne sera pas le mieux à même de juger la situation ; ce sera bel et bien celui qui considère l'ensemble et qui cherche le plus possible à augmenter le cadre de ses observations. Le commandement suprême ne doit pas borner son activité aux opérations militaires ; il ne doit pas non plus être le fait d'un seul homme, car aucune intelligence n'est capable de voir la totalité des choses. C'est pourquoi le principe qui veut qu'une seule personne se charge de conduire les armées et l'Etat est une erreur qui engendre des décisions souvent malheureuses.

Le système du *coup de main*, comme expression de l'étroitesse de pensée, est pour nous, Confédérés, un danger permanent. Lorsque nous considérons les événements de la politique

internationale, nous nous bornons trop à enregistrer les faits retentissants, tout en négligeant de rechercher les enchaînements réels. Quand nous portons un jugement sur les autres pays, nous avons tendance à nous faire de ceux-ci une image idéale, ce qui nous pousse à faire la glorification soit de Londres, soit de Berlin, soit de Moscou. Dans le domaine intérieur, notre point de vue se déplace sans cesse ; nous allons seulement au plus pressant et nous y adaptons réformes et œuvres durables. Dans le domaine militaire, nous nous laissons fasciner par des choses isolées.

Nous devons connaître ce danger et savoir que si le *coup de main* suscite l'admiration béate de quelques-uns, c'est parce que ses visées sont apparemment simples et parce qu'il fait des héros. Il serait dangereux que nous soyons victimes de cette méprise et que nous oublions l'ensemble. Comme nation nous avons renoncé au *coup de main*, et aussi au tragique qu'engendre le manque de solidité de ses succès. Il convient que nous fassions un effort constant pour nous en écarter, nous éviterons ainsi de tomber dans l'étroitesse aussi bien sur le plan spirituel que sur le plan pratique ; nous éviterons les dangers de l'utopie.

WALTHER ALLGÖWER.

Traduit de l'allemand par G. Montavon.
